

Régine PERNOUD

Pour en Finir avec le Moyen Âge

Seuil, 1977

- extrait -

| | |
|--|----|
| "Moyen Age" | 1 |
| Gauches et maladroits | 5 |
| Frustes et ignares | 14 |
| Torpeur et barbarie | 21 |
| Des grenouilles et des hommes..... | 28 |
| La femme sans âme | 33 |
| L'index accusateur | 39 |
| Histoire, idées et fantaisie..... | 48 |
| Simple propos sur l'enseignement de l'Histoire.... | 56 |

"Moyen Âge"

J'étais depuis peu chargée du musée de l'Histoire de France aux Archives nationales quand me fut transmise une lettre demandant : "Pourriez-vous me dire la date exacte du traité qui mit officiellement fin au Moyen Age ?" Avec une question subsidiaire : "Dans quelle ville se réunirent les plénipotentiaires qui préparèrent ce traité ?"

N'ayant pas conservé cette missive je ne puis en donner que la substance, mais je la garantis exacte; son auteur sollicitait une réponse rapide car, disait-il, il avait besoin de ces deux renseignements pour une conférence qu'il comptait faire à une date assez rapprochée.

Je me suis parfois surprise à composer en esprit cette conférence pour mon amusement personnel. Sans difficulté d'ailleurs : il suffisait de mettre bout à bout ce qu'on lit, ce qu'on voit, ce qu'on entend quotidiennement sur le "Moyen Age"¹. Or le médiéviste, s'il s'est mis en tête de composer un sottisier sur le sujet, se trouve comblé par la vie quotidienne. Pas de jour où il n'entende quelque réflexion dans le genre : "Nous ne sommes plus au Moyen Age", ou "C'est un retour au Moyen Age", ou "C'est une mentalité médiévale". Et cela, en toutes circonstances : pour rappeler les revendications du MLF ou pour déplorer les conséquences d'une grève de l'EDF ou lorsqu'on se trouve amené à émettre des idées générales sur la démographie, l'analphabétisme, l'éducation...

Cela commence de bonne heure : je me souviens avoir eu l'occasion d'accompagner un neveu à l'un de ces cours où les parents sont admis pour pouvoir ensuite faire travailler leurs enfants. Il devait avoir sept ou huit ans. Quand vint le moment de la récitation d'histoire, voici, rapporté textuellement, ce que j'entendis :

La maîtresse : Comment appelait-on les paysans au Moyen Age ?

Chœur de la classe : On les appelait des serfs.

La maîtresse : Et qu'est-ce qu'ils faisaient, qu'est-ce qu'ils avaient ?

La classe : Y z'avaient des maladies.

La maîtresse : Quelles maladies, Jérôme ?

Jérôme (grave) : La peste.

La maîtresse : Et encore, Emmanuel ?

Emmanuel (enthousiaste) : Le choléra.

Vous savez très bien votre histoire, conclut placidement la maîtresse. Passons à la géographie...

¹ "Moyen Age" devrait toujours être entre guillemets ; nous n'adoptons ici l'expression que pour nous conformer à l'usage courant.

Comme cela se passait il y a déjà plusieurs années et que le neveu en question a aujourd'hui atteint l'âge de la majorité selon le Code civil, je croyais que les choses avaient changé depuis. Mais voilà qu'il y a quelques mois (juillet 1975), me promenant avec la petite-fille d'une de mes amies (Amélie, 7 ans), celle-ci me lance joyeusement :

— Tu sais, à l'école, j'apprends le Moyen Age.

— Ah, très bien ! Et comment était-ce, le Moyen Age ? Raconte.

— Alors, il y avait des seigneurs (elle cherche un peu avant de retrouver le mot difficile...) des seigneurs féodaux. Alors ils se faisaient tout le temps la guerre et avec leurs chevaux ils allaient dans les champs des paysans et ils abîmaient tout.

Un cornet de glace a ensuite capté son attention et mis fin à sa description enthousiaste. Cela m'a fait comprendre qu'en 1975 on enseigne l'histoire exactement comme on me l'avait enseignée à moi-même il y a un demi-siècle ou davantage. Ainsi va le progrès.

Et du même coup, cela m'a fait regretter l'éclat de rire — assez peu charitable, reconnaissons-le — que j'avais eu quelques jours auparavant en recevant un coup de téléphone d'une documentaliste de la TV — spécialisée qui plus est dans les émissions historiques !

— Il paraît, disait-elle, que vous avez des diapositives. Est-ce que vous en avez qui représentent le Moyen Age ?

— ? ? ?

— Oui, qui donnent une idée du Moyen Age en général : des tueries, des massacres, des scènes de violence, de famines, d'épidémies...

Je n'avais pu m'empêcher d'éclater de rire, et c'était injuste : visiblement cette documentaliste n'avait pas dépassé le niveau d'Amélie sur le point particulier de l'histoire du Moyen Age. Mais comment l'aurait-elle dépassé ? Où en aurait-elle appris davantage ?

*

* *

Jusqu'à une époque très récente, ce n'était jamais que par erreur ou, disons, par hasard que l'on prenait contact avec le Moyen Age. Il fallait une curiosité personnelle et, pour susciter cette curiosité, un choc, une rencontre. C'était un portail roman, une flèche gothique, au cours d'un voyage; un tableau, une tapisserie au hasard des musées ou des expositions; on soupçonnait alors l'existence d'un univers jusque-là méconnu. Mais, le choc passé, comment en connaître davantage ? Les encyclopédies ou dictionnaires que l'on consultait ne contenaient rien que d'insignifiant ou de méprisant sur la période; les ouvrages étaient encore rares et leurs données généralement contradictoires. Nous parlons ici des ouvrages de vulgarisation accessibles au public moyen, car il est évident que les travaux d'érudition abondaient depuis fort longtemps. Mais pour les atteindre, il y avait toute une série d'obstacles à franchir : d'abord l'accès même aux bibliothèques qui les renferment, puis la barrière du langage d'initiés dans lequel la plupart sont rédigés. Si bien que le niveau général peut être fourni par la question qui servit de base à une rencontre du Cercle catholique des intellectuels français en 1964 : "Le Moyen Age était-il civilisé ?" Sans la moindre pointe d'humour : nous pouvons en être sûrs du moment qu'il s'agissait d'intellectuels pour la plupart universitaires, et d'universitaires pour la plupart engagés. Les débats avaient lieu à Paris, rue Madame. On souhaite, pour le confort moral des participants, qu'aucun n'ait eu, pour regagner son domicile, à passer devant Notre-Dame de Paris. Il aurait pu ressentir un certain malaise. Mais non, rassurons-nous : de toute façon, l'universitaire engagé présente une incapacité physique à voir ce qui n'est pas conforme aux notions que sa cervelle a secrétées. Il n'aura donc de toute manière pas vu Notre-Dame, même si son chemin l'a amené sur la place du Parvis.

Tout est différent aujourd'hui. La place du Parvis elle-même est assiégée, chaque dimanche et, durant l'été, chaque jour par une foule de jeunes ou de moins jeunes qui écoutent des chanteurs ou musiciens, et parfois dansent en les écoutant; ou qui, assis sur les pelouses, contemplent simplement la cathédrale; la plupart ne se contentent pas de l'admirer de l'extérieur : Notre-Dame de Paris a retrouvé les foules du Moyen Age, chaque dimanche, quand ses portes s'ouvrent tout grand à l'heure du concert. Des foules recueillies, admiratives, auxquelles l'intellectuel de 1964 ferait l'effet d'un animal de zoo (à l'ancienne mode, bien entendu).

Les raisons de ce changement ? Elles sont multiples. La première et la plus immédiate c'est qu'aujourd'hui tout le monde se déplace. On circule beaucoup et partout. Le médiéviste ne peut s'empêcher d'ajouter : "comme au Moyen Age" car, compte tenu des moyens modernes de locomotion, le tourisme tient lieu aujourd'hui de ce que fut le pèlerinage dans d'autres temps. Nous nous sommes remis à voyager précisément comme aux temps médiévaux.

Or il se trouve qu'en France notamment, en dépit de vandalismes plus graves, plus méthodiques que partout ailleurs, les vestiges de l'époque médiévale restent plus nombreux que ceux de toutes les autres époques réunies. Impossible de circuler chez nous sans voir pointer un clocher, qui suffit à

évoquer le XII^e ou le XIII^e siècle. Impossible de gravir un sommet sans trouver une petite chapelle dont on se demande souvent par quel miracle elle a pu pousser dans un coin aussi sauvage, aussi éloigné. Une région comme l'Auvergne ne comporte pas un seul musée important, mais, en revanche, que de richesses entre Orcival et Saint-Nectaire, Le Puy et Notre-Dame-du-Port à Clermont-Ferrand ! Ces régions qu'au XVII^e siècle, intendants ou gouverneurs considéraient comme de fâcheux exils, ont donc été, en d'autres temps, habitées par une population assez nombreuse pour pouvoir réaliser de telles merveilles, assez avertie pour les concevoir ? Rôle des monastères ou culture populaire, peu importe. Où donc se recrutaient les moines, si ce n'est dans le peuple en général et dans toutes les couches sociales, pour parler le langage du XX^e siècle ? Et d'ailleurs, si Aubazine fut un couvent cistercien, ne voit-on pas de simples paroisses rurales comme Brinay ou Vicq (aujourd'hui Nohant-Vicq) revêtues de fresques romanes dont l'audace aujourd'hui encore nous paraît déconcertante ?

L'afflux des touristes est désormais habituel dans les édifices du Moyen Age. Le Mont-Saint-Michel reçoit plus de visiteurs que le Louvre. Les Baux-de-Provence voient s'allonger les files d'autocars d'où l'on monte par grappes à l'assaut de la vieille forteresse. Fontevault, à peine redevenue accessible aux visiteurs, n'est plus assez vaste pour les accueillir tous ; l'abbaye de Sénanque, encore qu'on n'y entende plus le chant des moines qu'à travers un spectacle audio-visuel (remarquable), connaît une affluence ininterrompue. En bref, on pourrait énumérer toutes les régions de France, depuis les fêtes médiévales de Beauvais aux confins de la Picardie jusqu'à celles de Saint-Savin aux confins des Pyrénées : partout c'est le même enthousiasme pour une redécouverte, récente sans doute, mais générale.

Du seul fait qu'il voyage, le Français, qui pourtant a été devancé en ce domaine par l'Anglais, l'Allemand, le Belge, le Hollandais — sans parler bien entendu des Américains —, prend conscience de son environnement. Et de ce que cet environnement ne se limite pas à la nature. Ou, plutôt, la nature, pour peu qu'il ouvre les yeux, lui apparaît déjà considérablement transformée et mise en valeur par l'utilisation que l'homme en a faite en d'autres temps : des pierres, des briques, des bois de charpente qui, une fois assemblés et mis en œuvre, ont joué dans le paysage le rôle de l'image dans le livre. Du même coup, il prend donc conscience de la valeur de tout ce qui fait partie de cet environnement. Il est bien passé le temps où les propriétaires languedociens bazardaient les chapiteaux de Saint-Michel-de-Cuxa, qu'aujourd'hui on se dispose à faire revenir d'Amérique. Bien passé le temps où tel entrepreneur de maçonnerie pouvait, sans soulever de protestations, dépecer le cloître de Saint-Guilhem-le-Désert pour vendre au détail les pierres sculptées. S'il faut aujourd'hui se rendre à New York pour retrouver, traités d'ailleurs avec un respect admirable, ces cloîtres dont on a pu faire un musée (Serrabone, Bonnefont-en-Comminges, Trie-en-Bigorre, et les deux déjà cités de Saint-Guilhem-le-Désert et Saint-Michel-de-Cuxa, ainsi que la salle capitulaire de Pontaut dans les Landes), on a fini par comprendre que le responsable de tels déplacements n'était pas l'acheteur, mais bien le vendeur. Encore la vente n'a-t-elle constitué qu'un demi-mal : on peut toujours aller à Philadelphie pour voir le cloître de Saint-Genis-lès-Fontaines ou à Toledo pour admirer celui de Saint-Pons-de-Thomières, mais que dire de tout ce qui disparut irrémédiablement sous l'Empire, par exemple à Cluny où l'on fit sauter ce qui avait été la plus grande église romane de la chrétienté, ou à Toulouse qui fut, on le sait, surnommée la "capitale du vandalisme" et où l'on n'a pu sauver que quelques bribes des cloîtres de Saint-Etienne, de Saint-Sernin ou de la Daurade ?

Passé bien révolu, désormais, et qui suscite l'indignation. Comme suscite l'étonnement cette étrange manie qui fit transformer ceux des monastères qu'on ne détruisait pas en prisons ou en casernes. Et cela fait mesurer l'ampleur du mouvement, la relative rapidité avec laquelle il s'est accompli. Car enfin, il n'y a guère plus de cent ans que Victor Hugo, visitant le Mont-Saint-Michel transformé en prison, s'écriait : "On croit voir un crapaud dans un reliquaire !" Et moi qui écris, j'ai pu encore voir dans mon enfance, au moment où l'on entreprenait de les faire disparaître, les petites fenêtres régulières percées dans le mur qui avait transformé en Avignon la grande salle du palais des Papes en caserne. Aujourd'hui, où même Fontevault a été enfin rendu à lui-même, qui donc admettrait que le Mont-Saint-Michel ou le palais des Papes puissent devenir caserne ou prison ? Il reste encore, il est vrai, certaine caserne de pompiers de la rue de Poissy à Paris, mais chacun sait que Paris sera toujours en retard sur "la province" !

S'il s'est manifesté tardivement en France, le mouvement qui pousse à redécouvrir, restaurer, ranimer les monuments du passé existe désormais. Il a pénétré en profondeur ; il en vient à submerger et inquiéter même les autorités qui en avaient le soin jusqu'à présent. Partout se sont ouverts clubs archéologiques, chantiers de restauration, campagnes de fouilles. On voit d'admirables édifices romans, même cachés dans des campagnes peu accessibles, retrouver leur forme et leur vie grâce à des associations publiques ou privées de sauvegarde soutenues, contrôlées et parfois même suscitées par l'administration départementale ou locale. Je pense à Saint-Donat mais aussi à la rotonde de Simiane en Haute-Provence, ou encore, non loin de là, à la chapelle de la Madeleine.

Déjà, dans cette même région, le propriétaire qui persiste à entasser son foin dans une chapelle romane ou gothique — comme cela s'est vu pendant un siècle et demi — fait figure de béotien, d'attardé. Et c'est partout que l'on pourrait citer ainsi des restaurations de monuments : château des Rohan à Pontivy, église de Lieu Restauré en Picardie, Château-Rocher en Auvergne, chapelle des Templiers de Fourches dans la région parisienne, château de Blanquefort en Gironde — pris en main et rendus à eux-mêmes, souvent par des groupes de jeunes qui ont agi spontanément. On a enfin compris qu'en ce domaine, tout devait venir de l'initiative privée, celle-ci suivie, contrôlée, encouragée par les pouvoirs publics — puisque pour la restauration comme pour les fouilles proprement dites, la bonne volonté ne peut suffire; elles nécessitent éducation et encadrement; encore ne peut-on rien faire de sérieux sans elle.

Mais qui donc eût imaginé cela il y a cinquante ans ? Qui l'eût prévu il y a seulement dix ans (1965), quand la revue *Archeologia*, à sa fondation, ouvrait une rubrique : "Où ferez-vous des fouilles cet été ?" Cette rubrique, à présent, il faut la répartir chaque année sur plusieurs numéros, un seul n'y suffisant plus.

La télévision a joué son rôle dans le développement de cette curiosité. En attirant l'attention sur des monuments délaissés, en encourageant certaines réalisations, elle a stimulé l'intérêt que le grand public commençait à manifester pour les témoins du passé. Nous pensons à certaines émissions comme les "Chefs-d'œuvre en péril" ou "La France défigurée" qui ont puissamment contribué à sensibiliser un plus large public à ces trésors qu'il côtoie sans pouvoir toujours les reconnaître. En les mettant à la portée de tout spectateur, elle a, du même coup, rendu fructueux le travail fait antérieurement : celui des collections d'histoire, des ouvrages ou revues de haute vulgarisation. Nous n'irons pas les citer tous. Il suffira de prendre pour exemple la collection "Zodiaque", qui entreprenait il y a quelque vingt-cinq ans de faire mieux connaître l'art roman et dont aujourd'hui le succès s'est imposé. Nombreuses aussi auront été les sociétés qui auront travaillé dans le même sens comme le Centre international d'études romanes. Ou encore, plus récemment, les Communautés d'accueil dans les sites artistiques (CASA) composées de jeunes, étudiants pour la plupart, qui prennent à tâche de communiquer ce que ne savent en général que les historiens d'art et permettent au tout venant d'apprécier la visite de monuments du XII^e ou XIII^e siècle.

C'est assez dire que le Français moyen, aujourd'hui, n'accepte plus qu'on qualifie de "gauches et maladroités" les sculptures d'un portail roman, ou de "criardes" les couleurs des vitraux de Chartres. Son sens artistique est suffisamment éveillé pour que des jugements qu'on n'aurait même pas discutés il y a trente ans, lui paraissent, à lui, définitivement périmés. Cependant il reste un certain décalage, qui peut-être vient surtout d'habitudes d'esprit ou de vocabulaire, entre le Moyen Age qu'il admire toutes les fois qu'il en a l'occasion, et ce que recouvre pour lui ce terme de Moyen Age². Décalage qui marque la solution de continuité entre ce qu'il peut constater directement et ce qui lui échappe par la force des choses, parce qu'il y faut une culture que personne encore ne lui a dispensée, et que seule procure une étude intelligente de l'histoire, pendant les années d'école.

Moyen Age signifie toujours : époque d'ignorance, d'abrutissement, de sous-développement généralisé, même si ce fut la seule époque de sous-développement pendant laquelle on ait bâti des cathédrales ! Cela parce que les recherches d'érudition faites depuis cent cinquante ans et davantage n'ont pas encore, dans l'ensemble, atteint le grand public.

Un exemple est frappant. Il n'y a pas si longtemps une émission de télévision rapportait comme historique le mot fameux : "Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens", lors du massacre de Béziers en 1209. Or il y a plus de cent ans (c'était exactement en 1866) qu'un érudit avait démontré, d'ailleurs sans aucune peine, que le mot ne pouvait pas avoir été prononcé puisqu'on ne le trouve dans aucune des sources historiques de l'époque, mais seulement dans le *Livre des Miracles, Dialogus Miraculorum*, dont le titre dit suffisamment ce qu'il veut dire, composé quelque soixante ans après les événements, par le moine allemand Césaire de Heisterbach, auteur pourvu d'une imagination ardente et fort peu soucieux d'authenticité historique. Depuis 1866, aucun historien, inutile de le dire, n'a repris à son compte le fameux "Tuez-les tous"; mais les écrivains d'histoire, eux, l'utilisent encore et cela suffit à prouver combien les acquisitions scientifiques en la matière sont lentes à pénétrer dans le domaine public.

Pourquoi cet écart entre science et commun savoir ? Comment et en quelles circonstances le fossé s'est-il creusé ? Cela vaut la peine d'être examiné.

² "Des exécutions d'une sauvagerie presque médiévale", écrivait récemment tel journaliste. Savourons ce : presque. Bien sûr, au siècle des camps de concentration, des fours crématoires et du Goulag, comment n'être pas horrifié par la sauvagerie des temps où l'on sculptait le portail de Reims ou celui d'Amiens !

Gauches et maladroits

"La Renaissance, c'est la décadence", disait Henri Matisse.

Le terme Renaissance (Rinascita) a été utilisé pour la première fois par Vasari au milieu du XVI^e siècle. Il disait bien ce qu'il voulait dire, ce qu'il signifie encore pour le grand nombre. "Les Arts et les Lettres, qui paraissaient avoir péri dans le même naufrage que la société romaine, semblèrent reflourir et après dix siècles de ténèbres, briller d'un nouvel éclat." Ainsi s'exprime en 1872, le *Dictionnaire général des lettres*¹³, une encyclopédie parmi beaucoup d'autres de la fin du XIX^e siècle, à travers lesquelles on perçoit parfaitement l'opinion générale de l'époque et son niveau culturel.

Ce qui "renaît" donc au XVI^e siècle, ce sont les arts et les lettres classiques. Dans la vision, dans la mentalité de ce temps (et non seulement du XVI^e siècle, mais des trois siècles suivants) il y aurait eu deux époques de lumière : Antiquité et Renaissance — les temps classiques. Et, entre les deux, un "âge moyen" — période intermédiaire, bloc uniforme, "siècles grossiers", "temps obscurs".

.....

[Pour la suite](#) :

acheter contre moins de 8 euros
Pour en finir avec le Moyen Age
Régine Pernoud
Éd. du Seuil, coll. "Points", 1977

³ Bachelet et Dezobry, publié chez Delagrave, 1872. Les auteurs cités s'étaient entourés pour la rédaction de leurs articles, d'une large collaboration : l'intelligentsia du temps.